

Table Ronde « Sexualité et Perversion dans l'adolescence »

Magazine Controversias Et Département Enfance et Adolescence

Le 12 de Novembre de 2008

**Carlos Barredo**

Je vais raconter un peu ce qui est, me semble-t-il, la perversion; quelle difficulté, quelle espèce de contradiction entraîne l'expérience analytique avec la perversion à cause de laquelle -j'ai l'impression- nous voyons peu de pervers en analyse et enfin, quelque chose à propos du phénomène *queer* qui apparaît dans la dernière question.

Voyons ce qui arrive quand il y a un pervers en analyse, ou au moins, quand il vient consulter ; ceci est un cas que j'ai entendu au Congrès de Berlin. Il s'agissait d'un cas de bestialité dont le récit exerçait une sorte de fascination sur nous qui l'écoutions. Par la suite des choses étonnantes, comme par exemple que les bestialistes ont une communauté sur Internet, où il y a des fermes où ils peuvent aller pour....s'amuser. Dans un entretien familial, le garçon qui avait le problème -pour ainsi dire- est déterminé à communiquer à la famille ses penchants, et donc, au milieu de l'entretien familial, il avoue qu'il a eu une rencontre amoureuse avec une des juments que la famille garde dans la maison de campagne. Et le père lui dit : « Mais comment... ? », et le garçon lui dit : « Enfin... Je suis monté sur un petit banc ». Ce qui montre quelque chose que je veux raconter par rapport à la structure perverse qui réside dans la manière, le 'comment', c'est-à-dire, dans ce qu'on conçoit en tant que impossibilité de ce lien. Pour le pervers ce qu'il y a, c'est une sorte d'habileté concernant le comment « savoir faire » avec le corps, et cela rend très difficile toute éventuelle communion avec l'analyse.

Avant de commencer, il serait utile, à mon avis, de considérer ce qui nous entendons par perversion, pas seulement dans l'adolescence mais aussi ce que nous entendons par structure perverse, et notamment, ce qui m'intéresse est d'aborder en principe cette question autour de la sexualité chez les humains, c'est-à-dire, chez les êtres parlants. La manière dans laquelle ils accèdent à une position sexuée en tant qu'homme ou femme moyennant l'inclusion dans un ordre de relations qui concerne le langage - c'est quelque chose que Mario Waserman a traduit en tant que l'Œdipe- et les effets qui provoquent l'inclusion dans cet ordre, c'est-à-dire, le sacrifice, quelque chose dans l'ordre de la castration.

Les êtres parlants *sont invoqués par cet ordre*, nous sommes *invoqués* dans le sens qu'il y a une 'invocation' pour réveiller une vocation pour la position sexuée que nous allons assumer, l'invocation est présente dans le discours parentale qui attribue - nécessairement- aux humains quelque forme de sexuation, même avant qu'ils naissent. On attribue, ça veut dire : on formule des attributs, on prêche sur eux ; et qu'on prêche sur eux au delà des énoncés manifestes, même lors qu'on rêve d'avoir un fils, on ne sait même pas ce qu'on y attribue.

Le sujet ne se reconnaît en tant qu'être parlant que quand il est inclus dans cet ordre, rejetant la distinction avec laquelle on l'invoque par toute sorte d'identifications. Les identifications sont ces réponses à cette invocation mystérieuse, qu'elles ne peuvent pas comprendre parce qu'elles sont objets du langage, tout simplement dans ce moment. En tant que tentatives de réponse au mystère de la sexuation, les identifications impliquent -aussi- une tentative de méconnaître la castration.

Par rapport à ce sujet, au-delà des descriptions phénoménologiques et des catégories ou catalogues psychopathologiques, les structures cliniques sont des faits du discours ; c'est-à-dire, des modalités de relation avec l'Autre avec majuscule, des modalités de relation avec le langage et tout ce que cela implique ou impose, des positions subjectives, des modalités de relation avec le savoir inconscient qui véhiculent ces invocations, ce qui échappe à notre savoir.

La perversion en tant que telle est une stratégie, une forme de réponse de l'être parlant, du parlêtre -comme Lacan dit- qui se voit affecté par son inclusion dans cet ordre langagier des relations que la castration lui impose. Voilà : le mystère du phallus, quelque chose qu'il ne cesse jamais de comprendre. Et ceci, dans la mesure où le phallus en fait phase, et ceci pour toutes les deux positions sexuées. Le mystère est en même temps ce qui lui manque à l'Autre et la question par le désir maternel.

La stratégie perverse vise à désavouer<sup>1</sup> l'ignorance qui provoque l'entrée dans cet ordre, la fissure du rapport sexuel qui n'existe pas, va dire Lacan ; la désavouer avec une réaffirmation de la part du Moi du pervers en tant que détenteur d'un phantasme préconscient, c'est-à-dire, d'un scénario -imaginé- d'atteindre une satisfaction jouissante à travers d'un savoir et d'un pouvoir sur un sujet inanimé réduit à l'abjection ou attaché par un contrat.

S'il faut la désavouer c'est parce qu'il a un 'savoir de la castration' mais il ne s'agit pas tant de vouloir atteindre -tel que dans la névrose- un savoir pour accéder à la jouissance (un savoir toujours supposé à l'autre) que de désavouer ce qu'on ne peut pas savoir sur le sexe. Pour cela il faut qu'il maîtrise habilement l'ambiant, le semblant, à partir d'un montage

---

<sup>1</sup> N. de T. : *verleugnen*.

scénique qui masque le réel, c'est-à-dire, qui empêche que rien du réel ne s'infiltré dans ce montage. Donc, l'attention pour le détail, l'adaptation à la réalité, le réitératif des scénarios.

Le pervers est un personnage qui enseigne en tant qu'il sait. Il enseigne, il prêche, il persuade. Les figures sont : le juge, le maître, le politicien, le médecin. Il tient à faire savoir ce qu'on ne peut pas savoir, il vit pour la jouissance, il prêche son évangile, il fait étalage de son pouvoir...en tant que caractéristiques du personnage. Donc, la difficulté de la relation de ces personnages avec l'analyse, leur entrée dans le transfert devient très complexe puisque le sujet supposé savoir est installé dans le Moi du pervers et dès là il ne peut rien espérer de la parole de l'Autre, c'est-à-dire, du cours associatif. Il y a une sorte de mésentente entre la volonté de jouissance –ce qui Leonardo Peskin vient de mentionner en tant que la forme qui acquiert le désir dans la perversion- et le désir de l'analyste. Cela fait que le lien avec l'analyse soit toujours précaire et extrêmement contradictoire par rapport à la place de l'analyste puisqu'il rend très difficile l'abstinence dont il a besoin. Cela promet d'un côté, la passivité qui devient complaisance et séduction induisant curiosité ou fascination, en tant que partie de la demande de participer que le pervers lui adresse toujours à l'Autre, demande de participer à la scène, tendant à l'inclure, le capturer en s'offrant lui-même à apaiser cette curiosité, ce besoin de savoir sur la jouissance qui a toujours le névrotique.

Par contre, l'autre position peut promouvoir -chez l'analyste- une sorte de contestation, de rejet; ce qui est interprété en tant qu'un défi, c'est ce que le pervers attend pour défier, ainsi il renforce sa posture.

Si dans le premier cas -en produisant fascination et curiosité- il névrotise, il divise l'analyste, donc il devient lui-même divisé en tant que semblant du sujet hystérique, cela peut être considéré en tant qu'indicateur diagnostique de structure perverse ; si un analyste se trouve trop interrogé sur quelque chose, confondu et autre... c'est une manière de détecter telle structure.

Un autre cas du Congrès de Berlin, était celui d'un patient qui pour jouir, il devait s'envelopper dans un sac de plastique épouvantable. C'était une pratique solitaire -bien sûr- et ce garçon a décidé de se marier et cela donc a embrouillé sa vie énormément ...

Alors, ce qui est intéressant, c'était l'effort désespéré qui faisaient les analystes, dans les deux cas, soit pour ne pas plonger dans la fascination que l'affaire leur provoque et rester impliqués, soit pour éviter de rejeter. Mais alors l'opération analytique devenait presque impossible.

Ce besoin du partenaire de se diviser comme effet de la manipulation perverse, n'implique aucune complémentarité de ce style qui tend à s'imaginer dans le sadomasochisme. Il requiert, par contre, de la « violentisation » de l'autre ou de son corps pour accéder à la jouissance dans son propre corps. Il y a -donc- un manque de

considération, il y a comme un étalage de plénitude de la part du pervers dans la tentative de domination et d'abus de l'autre, au-delà de son consentement qui n'est jamais en jeu. Au contraire, ce qui importe, c'est de le soumettre à une loi catégorique et apathique, ordonnée par la jouissance en tant que bien suprême. L'apathie –notion qui vient de la loi Kantienne- implique de ne tenir compte des sentiments, ainsi la tendresse est dédaignée. Le consentement du partenaire peut même éliminer la satisfaction. Quelquefois se sont ces partenaires et leur souffrance ce que nous voyons dans l'analyse, ce qui nous touche en tant que patients.

Les adolescents que j'ai vus en rapport à la problématique de la perversion, appartiennent plutôt au domaine de la vacillation de la position sexuée pendant l'adolescence. Ceci est bien différent chez les hommes et les femmes : les arguments sont différents. Chez les hommes la problématique tourne autour de la castration de l'autre, la castration de la mère, l'argument est plutôt dans le style du fétichisme : ce qui désavoue cela ; ils tendent à incarner identificatoirement le personnage de la mère phallique en tant que ce que la complète : toutes les variations du travestisme. Le versant féminin est différent, dans ce cas il est difficile d'affirmer s'il s'agit d'une structure perverse, si le paradigme de la perversion est le fétichisme, si le paradigme est le sadisme... Et en tout cas c'est plus la question pour l'homme de faire une femme, l'idée de tout ça est que s'il choisit une femme, il est donc hétérosexuel quoi qu'il en soit.

L'analyse progresse dans ces cas de vacillation de la position sexuée, s'il y a conflit ou si on peut le promouvoir. Ceci est division névrotique. Il y a donc, rejet de la jouissance, qui se présente à travers des actuations -l'acting- teintées de culpabilité, c'est-à-dire qui tendent plutôt au remords et au postérieur reproche de soi même qu'à la jouissance présente, ou bien quand elles apparaissent en tant que défis aux barrières de la pudeur, du dégoût, de la honte...qui sont ce qu'on appelle la fonction civilisatrice de la pulsion, la question du « et pourquoi pas ? », qui civilise pendant qu'elle interroge des modalités discursivement établies et imposées et implique la possibilité d'une dialectisation où le sujet puisse trouver sa propre et singulière modalité de jouissance.

Quand il se présente ainsi, la dimension libidinale, l'établissement des liens amoureux, leur polémique et la souffrance qu'ils occasionnent occupent le transfert et la scène du monde. La recherche d'établir et de soutenir des liens sentimentaux, devient une inquiétude centrale pour les sujets. L'amour implique de donner ce qu'on n'a pas, c'est-à-dire : donner ce qu'on a, cela serait la charité, la charité est une forme de lien ; mais l'amour implique de donner le manque, c'est-à-dire la castration, le manque de la jouissance, montrer le manque et l'offrir à l'autre. Donc, la dépendance que cela implique et tous les ressentiments que cette dépendance suscite. Donner le manque dans l'amour implique l'expectative d'obtenir

une reconnaissance réciproque de la castration, pour pouvoir la traverser. C'est l'amour qui fait en sorte que la jouissance condescende au désir, c'est-à-dire, qu'il cède le manque. Voici donc la contradiction entre l'amour et la perversion, dans la mesure où le pervers, avec son savoir, absolument structuré, tend à désavouer le manque ; alors ceci reste obstrué dans la perversion, tant dans le transfert que dans les liens sociaux quand ce qui prévaut, c'est le trait de dégradation de la vie amoureuse et la nécessité compulsive de réduire l'autre à l'abjection, en tant que trait différenciel dans la modalité perverse de l'homosexualité, encline aux contacts fugaces et anonymes. Différent de l'homosexualité en tant que modalité de choix d'un objet d'amour.

Dans la perversion l'amour se confond avec l'érotisme et avec l'habileté en rapport avec le corps, pour ça, cela de : « Mais comment ? ». « Enfin...je me suis monté sur un petit banc ». Il s'agit d'un savoir technique.

La deuxième question est intéressante parce qu'il s'agit du comment, quand on veut énoncer, dans ces choses -au-delà de ce qui est la perversion- quand on veut énoncer, on est impliqué dans la thématique.

Alors, quand on dit : « Comment rendre compte de la sexualité placée sur les bords de la légalité et transitant entre le légal et l'illégal? », il apparaît ici toute la question autour de ce qu'on considère légal, quelle est la légalité en jeu?, la légalité imposée par qui?, et d'ailleurs toute la question sur le défi. Quand on dit :

À travers de la subversion sexuelle, les adolescents vont mettre sens dessus dessous la légalité sexuelle parentale, en la remplaçant par la promiscuité corporelle qui cohabite avec l'inhibition émotionnelle.

Il y a ici toute une série des conceptions, en principe, par l'usage des termes en question. La question du défi est absolument ainsi, il est comme un pas nécessaire dans l'adolescence, de défier les canons de la sexualité parentale. Mais je ne sais pas si par le versant de la promiscuité, par exemple si vous avez vu le dernier film des frères Cohen : « Brûler après lecture »<sup>2</sup>, parmi les nombreuses bêtises qui apparaissent, quand celui qui a la tâche d'informer va dire au type de la CIA... « Et qu'est-ce qu'il y a? ». « Et...il semble que tout le monde couche avec tout le monde ». Alors le type dit : « je ne veux rien savoir, ne me dis rien »; modalité obsessionnelle, s'il s'agissait d'un versant hystérique ce serait la seule chose d'intéressant, dans ce cas, il lui dirait : « Racontez, racontez »...Mais le type ne veut pas savoir.

Mais l'idée c'est plutôt que dans la scène du monde qu'ils décrivent, ils apparaissent comme tous contre tous et tout est promiscuité. Donc, dans ce monde actuel, les fils par rapport à cet ordre pourraient réagir de manière opposée, dans le sens qu'ils sont ces jeunes

---

<sup>2</sup> N. de .T.: De l'originel *Burn after Reading*.

qui sont toujours fiancés, qui sont toujours en couple stable, et qui peuvent établir des liens stables encore en tant que modalités de défense face à la jouissance.

La question sur le public et le privé semble aussi d'être en relation avec le défi, avec le besoin de montrer et de se montrer aux autres en tant que sexués, d'être reconnus, admirés pour cela, en même temps, de scandaliser un peu.

Quand des liens d'intimité se constituent, partager le manque rend possible ce que Lacan cite en tant que l'accès à la jouissance par la voie inversée du désir, la monstration publique cède ; en général cela est comme un moment, au-delà des règles culturelles.

L'inhibition émotionnelle dont on fait allusion, est en rapport avec ce que nous avons dit, ça veut dire, en tant que mettre en jeu le manque dans des liens libidineux, ce qui permet d'élaborer la castration, tolérer la dépendance à l'autre pour soutenir la scène de la jouissance. L'analyse tend à favoriser ceci, mais par la même raison, il faut s'abstenir de promouvoir l'expérience émotionnelle en tant qu'idéal, du style de : « il faut avoir des sentiments ».

Ceci nous mène à la troisième question qui dit : « La perversion dans l'adolescence, ¿ne fait-elle référence qu'au sadomasoquisme ou inclut-elle le *queer*? », *queer* en Anglais veut dire: rare, étrange, bizarre, d'autrui...il n'a pas une traduction précise, mais c'est quelque chose de rare et qui probablement : « il n'a rien à voir avec moi ».

Pourquoi le *queer* a affaire avec la question des idéaux ?, qui est –justement- ce qu'il est intéressant de poser. La « *queer theory* », la théorie du *queer*, c'est comme une héritière des études gays et lesbiennes des années '80, qui, à leur tour étaient héritières de la culture féministe des années '70, qui, à son tour dérivait de toute la notion polymorphe perverse de la sexualité infantile de la psychanalyse. Tous ces études ont eu toujours, des relations polémiques avec l'analyse, quelques uns à faveur, quelques uns en contre. La théorie *queer* se développe par rapport aux études de Foucault sur l'Antiquité classique et tient à rendre compte des multiples phénomènes et expériences subjectives dans lesquelles on met en jeu des modalités de jouissance variées et nombreuses, qui échappent à la normativité sociale imposée et dominante baptisée en tant que: « hétéronormativité ». Norme sociale qui se présente en tant que la colonne vertébrale des sociétés démocratiques ; qui n'est pas susceptible d'être sanctionnée par un ordre juridique, qui remet à l'idéologie et aux préjugés des hommes blancs, adultes, de classe moyenne, affirmés dans leur orientation sexuelle vers les femmes, monogames, centrés dans la couple hétérosexuelle en tant que paradigme de la relation amoureuse et dans les valeurs du mariage et la famille. Ainsi définie, l'hétéronormativité est une idéologie qui façonne les êtres auxquels elle s'adresse, en les classifiant, en les classant et en leur faisant sentir étrangers à eux-mêmes –c'est ça cela du *queer* – lors qu'ils ne s'adaptent pas au système régulateur. Alors, nous devenons presque

tous *queer*, ça veut dire : les femmes qui ne s'assument pas comme complément phallique du mari, les minorités raciales et culturelles, tous ceux dont leur modalité de jouir est d'autrui, différent de l'attendu, et il ne s'agit pas d'une version statistique de la normalité, parce que - à vrai dire- majoritairement nous sommes tous *queer*, puisque la diversité de ce qui est discriminé nous fait tous rester dans cette catégorie, d'une façon ou d'autre.

Le problème du *queer*, en tant que théorie, c'est son succès, le succès académique et politique formidable qui a obtenu. Avec quoi les préjugés n'ont pas changé, en fait, les préjugés sont présents de même qu'avant mais ils doivent être réprimés dans le sens qu'il n'est pas politiquement correct d'être discriminateur de n'importe quelle pratique.

Parmi les adolescents, la question de s'agrouper en fonction des traits qui les différencient de l'ensemble –par exemple les tribus, urbaines ou pas- peut leur offrir un soutien identificatoire en tant qu'un pas pour accéder à une modalité propre de la jouissance ; ce travail pour accéder à une position sexuée.

La question des discours et ce qu'ils imposent, autant que les façons dans lesquelles les liens s'entrelacent avec ceux-là, sont intéressantes et apparaissent, se présentent, sous la forme des théories personnelles, par exemple les théories sur l'alimentation ; tous nous en avons, mais les adolescents en ont beaucoup plus, millions des théories sur l'alimentation : ce qu'il faut manger, ce qu'il ne faut pas manger, qu'il faut être végétarien, qu'il ne faut pas être végétarien et ainsi...Ces théories sont bien tolérées et certaines d'entre elles ont très bonne presse, mais par exemple une fille peut exprimer -pendant des heures- pourquoi elle est végétarienne et il semble superbe, elle est une héroïne ; mais s'elle dit qu'elle ne boit pas d'alcool –soit parce qu'elle est phobique, soit qu'elle ne sait même pas pourquoi- cela est questionné . On peut avoir une théorie extrêmement rare, mais si elle ne suit pas les règles du group, cela est questionné, cela cause quelque sorte d'inconfort.

Le *queer* et sa relation avec la jouissance complémentaire, celle qui Lacan va définir en tant que jouissance ineffable ou féminine, celle qui ne reste pas dedans la règle\_phallique et que pour cette raison, ne peut pas entrer dans l'articulation signifiante, et qui est considérée comme l'apport central de Lacan à cette question, se montre heureusement.

Si vous voulez, pour vous familiariser avec quelque chose du phénomène *queer*, chez le film « *Les heures* » ou chez le roman de Michael Cunningham –aussi- qui est comme le script du film mais avec deux ou trois variantes. Trois femmes dont leurs vies sont interconnectées à travers du roman de [Virginia Woolf Mrs. Dalloway](#) (chez les trois histoires [Nicole Kidman](#), [Julianne Moore](#) et [Meryl Streep](#)), tous les personnages souffrent la pression de la normative sociale et il s'agit de la façon dont elles échappent à tout cela et la trame tourne autour de la question de la jouissance féminine ; alors on parle du temps, des femmes, du malaise.

Là, le lien entre les femmes, ce qui ne peut pas être inclu dans une normative sociale, ce qui se préserve en tant que mystère, en tant qu'objet d'un appétit incommensurable, ne montre pas seulement le *queer* et son souffrance mais aussi le versant tragique qui enferme la difficulté pour loger ce qui est incommensurable avec l'ordre normatif.

Je rends compte de tout ceci pour dire que tous ces phénomènes étrangers qui peuvent apparaître en tant que sexualité adolescente, l'enjeu des analystes, en général, c'est la question des idéaux. Là où nous sommes sujets à vouloir orienter la cure en fonction d'un idéal, nous n'analysons pas. C'est la difficulté la plus importante que nous avons pour soutenir la neutralité abstinent, la seule voie d'accès à quelque nouveauté de l'inconscient.

## Résumé

¿Qu'est-ce que nous entendons par perversion à l'adolescence ? ¿Qu'est-ce que nous entendons par structure perverse ? Les structures cliniques sont des faits du discours et cela implique une position subjective, une modalité de relation avec le savoir inconscient. La perversion est une stratégie, une forme de réponse à l'ignorance qui provoque l'entrée dans l'ordre du langage, c'est-à-dire la castration; la stratégie perverse vise à désavouer ce qu'on ne peut pas savoir sur le sexe. Il y a quelque chose de difficile et aussi contradictoire quand on pense à l'expérience analytique avec un pervers, dès que l'entrée dans le transfert devient très complexe; le sujet supposé savoir est installé dans le Moi du pervers et d'après ce lieu il adresse à l'analyste une demande de participer à la scène. Les adolescents, en rapport à la problématique de la perversion, appartiennent plutôt au domaine de la vacillation de la position sexuée. Dans ce cas, s'il y a du conflit, il y a aussi une division névrotique. Il y a donc, rejet de la jouissance, qui se présente comme un acting out teinté de culpabilité ou défi. La progression de l'analyse mène l'adolescent à une dialectisation dans laquelle il peut trouver sa propre modalité de jouissance ; alors, la dimension libidinale, l'établissement des liens amoureux, occupent le transfert et la scène du monde. C'est l'amour qui fait que la jouissance condescende au désir, c'est-à-dire qu'il cède le manque. D'où la contradiction entre l'amour et la perversion, dans la mesure où le pervers, d'après son savoir absolument structuré, tend à désavouer le manque ; tant dans le transfert que dans les liens sociaux ce qui prévaut c'est la dégradation de la vie amoureuse et la compulsion à réduire l'autre à l'abjection. Ce sont des traits différentiels dans la modalité perverse de l'homosexualité, encline aux contacts fugaces et anonymes. Différent de l'homosexualité en tant que modalité de choix de l'objet d'amour.



**Bibliographie**

LACAN, J. (1971): Le Séminaire, Livre XIX "Ou pire...", clase del 8 de diciembre.

BRAUNSTEIN, N (1990) : Goce. Siglo XXI Ed. s.a. de c.v., México DF.

BRAUNSTEIN, N (2005): "Freud (Lacan) o Foucault", conferencia en APA (13/06/2005).

Traducción : Laura Sujoluzky